



ECOMUSÉE

Place des tilleuls

06260

Puget-Rostang

Tél. 04 93 05 07 38

Fax 04 93 05 13 25

SIRET 352 733 497 00015 APE 913 E

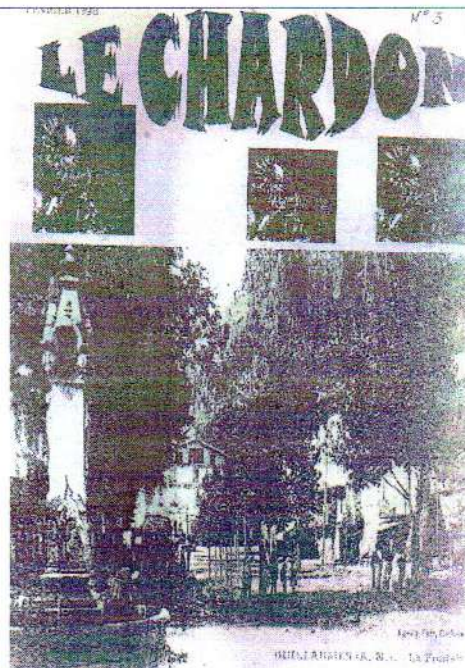
Le chardon

Journal indépendant de la Haute Vallée du Var
à parution irrégulière
et limitée à l'inspiration de ses chroniqueurs



Edition: No. 1 Octobre 2007 / Foire des Concours

Editorial de Daniel Ferran **3** | **Vers une nouvelle course pedestre dans le Val d'Entraunes** de Serge Mattana **4** | **Mano Terra...** **4** | **Au cœur du chardon** d'Alice Buron **5** | **Coup de chardon sur l'avenir de la planète** de Philippe Chavignon **6** | **Rencontre avec la sagesse** de Jérémie Kieffer **9** | **On peut mettre du temps à comprendre...** de Bulle Gobert **12** | **Apéritif entre un berger, une ceramiste, leurs fils et une instit** d'Anaïs Ferran **13** | **Le chemin du moine** d'Alfred Tardy **16** | **Mayotte: la sous-France** d'Anaïs Ferran **17** | **l'art** d'Alfred Tardy **19** | **1er Mai 2006 - Octobre 2007** de Patrick Wilms **20** | **Voyages FORA** **20** | **La Calu** d'Amélie da Silva **21** | **Activités FORA** **23** |



Voici deux couvertures des deux anciens numéros du **Chardon**, le numéro zero du mai 1996 (à gauche) et le dernier numéro du février 1998 (à droite).

Proverbe:

« Les bonnes actions ressemblent aux chardons »

C'est un vieux proverbe berbère qui veut dire que quelquefois , faire une bonne œuvre entraîne pour celui qui en est l'auteur quelques désagréments (critique, ingratitude, etc.). Supporter ces désagréments confère au bienfaiteur plus de dignité et lui assure une récompense dans l'au-delà.



Association Le Chardon
Alfred Tardy
La Haute Bérarde
06470 St. Martin d'Entraunes

Mise en page: Christiane Dreher, Châteauneuf d'Entraunes
Imprimés par nos soins.

Éditorial

En Mai 96 paraissait le premier numéro du Chardon. Cette gazette connut quatre numéros, le Chardon s'étiola en Février 1998.

Mais avant sa disparition quelques graines attendirent jusqu'à aujourd'hui pour germer de plus belle ...

De nouveaux journalistes plus jeunes et plus enthousiastes catalysent cette nouvelle levée.



Dans un canton où la pensée unique est omniprésente, notre association espère relancer le dialogue pour que le mot avenir ait un sens dans nos montagnes. Nous, acteurs locaux, notamment dans l'agriculture mais aussi dans les autres domaines devons prendre les choses en main.

Ne laissons aux politiques et aux spécialistes la seule responsabilité de la destinée de notre vallée.

Nos enfants nous en voudraient si nous ne laissons comme seul héritage qu'un musée à ciel ouvert ou bien qu'un « Luna-Park ».

Entre ces deux scénarios bien tristes, sachons préparer des alternatives plus conviviales et constructives.

Notre rubrique « Les Anciens » nous aidera peut être à mieux réfléchir sur des perspectives moins artificielles.

Nos colonnes sont ouvertes à toutes les associations désirant s'exprimer dans « le politiquement non correct » ou pour simplement informer les lecteurs.

Daniel FERRAN



Vers une nouvelle course pedestre dans le Val d'Entraunes

C'est à la lumière de « Lou Lanternin » édité entre les années 70 et 80, un journal riche en enseignements et actualités sportives et culturelles, qu'il m'est venu l'idée de créer une nouvelle course pedestre dans la Val d'Entraunes.

C'est convaincu des bienfaits de l'activité sportive dans le merveilleux cadre des montagnes du Haut-Var, un chemin propre à découvrir, un ensemble d'éco-systèmes et une unité culturelle que j'ai proposé aux mouvements associatifs festifs d'Entraunes d'un événement fort heureux qui pourrait se dérouler dans la commune.

Après un accueil très chaleureux d'amis et de différents membres associatifs, le Comité des fd'Entraunes a répondu qu'il serait présent à notre appel et nous a promis une réunion fin Août, après la Fête de la Nativité. Il sera évoqué quelques points essentiels déterminants:

- le vote de son organisation,
- le nom de la course,
- son trajet,
- sa date présumée qui pourrait être fixée fin Septembre en Assemblée Générale d'Organisation sous la tutelle du Comité Départemental des courses pedestres hors stade(F.F.A.)

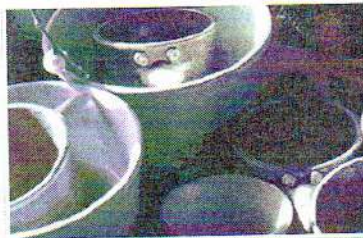
J'envoie donc ce message d'information aux personnes de bonnes volontés qui souhaiteraient; dans un proche avenir, s'investir avec nous dans ce projet.

Serge MATTANA - Entraunes

Mano Terra la section de FORAssociées qui propose le travail de la terre par les mains ...

La section existe depuis plus de 5 ans. FORAssociés gère cette activité sous la responsabilité d'Annie George et animée par une pro' Rose. Les ateliers sont installés à présent dans un nouveau local communal sur la place de l'église de Guillaumes et vivants au cœur du village ils permettent à la fois la rencontre et l'éveil des sens. Rose apporte les différentes techniques de modelage, sculpture et tournage, nous entraînant ensuite sur une personnalisation des objets.

Pétrir la terre est un plaisir partagé par les adultes et les enfants. C'est un mode immédiat d'extériorisation et d'échange.



A Guillaumes l'atelier est ouvert:

le mardi et jeudi de 14 h à 21 h

Un cours de perfectionnement se fera 2 fois par mois, soit de 14h à 18h, soit de 18h à 22h.

Les jours vous seront communiqués à l'atelier.

A Entraunes l'atelier est ouvert:

le mercredi de 14 h à 17 h sous la responsabilité de Lila

Renseignements et contacts:

Responsable Mano Terra Annie George, tel. 04 93 05 54 32

Professeur Rose Jourdan, tel. 06 69 46 87 07





AU CŒUR DU CHARDON

Dans ce qui était ma vie de banlieue à cette époque, il n'y avait pas la place pour un café impromptu avec les copains sur une terrasse ensoleillée. Il y avait des rendez-vous pris des semaines à l'avance pour quelques minutes

de parloles avant la séance de ciné, un dernier verre avant le dernier métro, puis le dernier RER.

Dans cette vie de banlieue, pas de bonjour, pas de bonsoir, ou du bout des lèvres, comme surpris en flagrant délit d'exister pour les autres.

Ce n'est pas faute pourtant d'avoir essayé mais la boulangère au bout de trois ou quatre ans continuait de m'interpeler : « et pour vous, qu'est-ce que ce sera ? »

Un genre de misère à peine perceptible quand on n'a connu que cela.

C'est vous dire comme le choc fut terrible lorsque j'arrivai parmi vous les premières fois. C'était l'image d'un paradis social où toutes les barrières entre les gens s'évanouissaient. Chacun connaissait tout le monde et s'épanouissait avec bonheur dans la nature harmonieuse.

C'était une illusion bien sûr !

Dix ans plus tard ; des heures de discussions plus tard (autour du loup, de la chasse, de la place de l'agriculture et du tourisme, de la difficulté de s'installer, de la force des traditions, de l'inertie de ces mêmes traditions...); des semaines d'hiver plus tard à ressasser la même envie d'en finir avec cet isolement *culturel*... je sais que c'était une illusion !

Pourtant, ces dix années passées ici auront été les plus intéressantes et les plus constructives de mon existence. J'ai découvert ici la vraie diversité de l'être humain. Dans l'autre vie de la banlieue, je ne connaissais que des gens qui me ressemblaient. Je ne rencontrais que des gens à qui je ressemblais. Nous nous reconnaissons par genre.

Mais ici, où le voisin est un don précieux ou une malédiction du ciel, où le passant n'est jamais anonyme ou alors mystérieux, côtoyant chaque jour des personnes que je n'aurai jamais rencontrées ailleurs, venues de tant d'horizons différents -de cette vallée ou de l'autre côté du globe- la réalité s'est agrandie dans notre bout du monde. Vivre la diversité est au moins une façon de percevoir ce que nous avons en commun à partager : une part d'humanité dans une société à taille humaine.

Alice BURON



Coup de chardon sur l'avenir de la planète

En ces périodes électorales – la parution était prévue en Juin, mais comme nous sommes toujours entre 2 élections, c'est encore d'actualité ! - durant lesquelles les promesses et le paraître prennent le pas sur la vérité et l'être, où l'excès d'information noie le fondamental dans un océan de banalités, de pensée unique, de politiquement correct, de démagogie, de matraquage publicitaire voire de mensonges, où la politique se vend comme on le ferait d'un quelconque bien de consommation, essayons de prendre quelque distance avec le quotidien, respirons profondément et regardons le monde en hommes libres déconditionnés.

Premier mythe, la croissance. Comme l'a dit une philosophe : « La croissance c'est le signe de la jeunesse et croître dans sa conscience c'est illimité. » Voilà une saine croissance, mais l'autre, celle dont on nous rabâche les oreilles à longueur de journée, celle qui sacrifie l'intérêt collectif, l'avenir de la planète sur l'autel d'intérêts individuels, celle qui selon les économistes résoudrait tous nos problèmes de société mais qui en même temps nous conduit vers le suicide collectif, celle que les technocrates abordent toujours avec des « Comment ? Comment ? » quand le philosophe leur répond avec des « Pourquoi ? Pourquoi ? », qu'en faire ?

Quand les Etats-Unis, peuplés essentiellement d'émigrants, érigent des murs - alors que l'on se félicitait il y a peu d'en mettre d'autres à bas- pour réguler les flux migratoires entre le monde des riches et le monde des pauvres, certains politiciens plus réalistes, voire humanistes parlent de coopération avec les pays en voie de développement pour élever leur niveau de vie et donc réduire l'attractivité du « premier monde ». Hélas, si l'ensemble de la planète s'alignait sur la consommation énergétique par tête d'habitant des pays riches – 0.2 kilo équivalent-pétrole par jour pour la cuisson des aliments d'un « pauvre » pour 21 kilos pour les besoins d'un nord-américain - la vitesse à laquelle on se dirige vers le suicide collectif dû à la pollution de la planète et l'effet de serre augmenterait de façon exponentielle. Alors oui, il faut du courage politique pour dire à ses électeurs : « la seule solution d'avenir, c'est la réduction de notre niveau vie, de notre consommation de biens matériels, c'est à dire la décroissance ». Un peu de décroissance pour nous, avec une meilleure répartition des richesses, pour permettre plus de croissance chez ceux qui en ont peut-être besoin. Pour que tout être sur la planète puisse vivre dignement là où généralement il veut vivre : là où il est né, près de sa famille, de ses amis. L'émigration est plus souvent un déchirement, un réflexe de survie sous la pression de la misère qu'un choix délibéré.

Deuxième mythe : « L'accès au bonheur par la course aux biens de consommation »

S'il en était ainsi, le bonheur serait la chose du monde la mieux partagée. Mais les taux de suicides sont parmi les plus élevés dans les sociétés les plus consommatrices. Si il y a

50 ans où 100 ans on avait expliqué au citoyen moyen tous les « bienfaits » des biens matériels dont on dispose aujourd'hui, sans nul doute aurait-il dit : « je veux vivre dans ce paradis ! » Posez-vous la question et demandez autour de vous pour voir combien il y a de gens heureux qui pensent vivre dans un paradis. Les biens de consommation que l'on nous fait miroiter pour demain et qui sont les moteurs de la croissance ne nous rendront pas plus heureux. Je me souviens d'un séjour parmi une famille d'un quartier très pauvre de Managua au Nicaragua. Ils me demandaient : pourquoi lorsque l'on voit des scènes de rue, de vie quotidienne –métro, boulot, dodo- en Europe à la télévision, étant si riches comparés à nous, les gens ont-ils l'air si triste ?

Je n'ai pas su quoi répondre. Mais aujourd'hui je leur dirais : « Parce qu'ils ont sacrifié leur liberté pour leur sécurité, leur confort, sacrifié leur spiritualité, leur contact avec la nature, leur joie de vivre au dieu de la consommation, parce qu'ils sont riches mais endettés, parce qu'ils ont étudié mais qu'ils sont ignorants, parce qu'ils ont sacrifié la vie collective, solidaire, associative pour être des esclaves de la déesse télévision, parce qu'ils ont oublié tous les dons dont la nature les a dotés, parce qu'ils prennent plus soin de leur voiture que de leur corps, véhicule de leur âme...et leur âme souffre. C'est pour cela qu'ils ont l'air triste.

Alors oui, il faut du courage politique pour dire à ses électeurs, « nous allons briser les chaînes de la société de consommation, nous allons consommer moins pour en laisser plus pour nos enfants auxquels nous empruntons la planète ». Les abeilles, qui pratiquent le développement durable depuis près de 100 millions d'année, bien plus sages et « sachantes » que les hommes, lorsqu'elles essaient, partent avec la vieille reine et trois jours de provisions laissant la ruche pleine de miel et de pollen pour la jeune reine et la nouvelle colonie qui va se développer. « Nous allons abandonner l'égoïsme du chacun pour soi et du « après moi le déluge » parce que le bonheur se nourrit du sourire de celui à qui l'on tend la main, de l'ennemi avec lequel on se réconcilie, du faible avec lequel on partage notre force, parce que le bonheur est communicatif et cumulatif, que plus on le partage et plus il se multiplie tel un miracle alors que la course effrénée aux biens matériels fait de l'autre un concurrent et rend la vie conflictuelle, désillusionnante et amère.

Mais au-delà des hommes politiques , la responsabilité est entre les mains de chacun de nous.

C'est nous qui mettons le téléviseur en marche, c'est nous qui choisissons les produits qui remplissent le caddy, qui allumons la cigarette, qui roulons en 4x4 en ville....bref qui violons les règles éternelles de la Natureet qui en payons les conséquences et les faisons payer aux générations futures. De tous les pouvoirs, celui du consommateur est le plus démocratique car il peut s'appliquer à chaque instant Apprenons à en user.

De l'alimentation à l'habitat, de la santé aux transports, Tout est à revoir. Limitons nous pour ce jour à l'habitat.

Hormis le fait que l'homme, comme les autres grands primates, est pour le mieux fait pour vivre en tribus et que les concentrations humaines urbaines que nous connaissons sont tout sauf naturelles, il faut d'abord se poser la question de la forme des bâtiments dans lesquels nous passons une part croissante de nos journées. Toits et/ou plafonds plats - alors que la forme à tendance pyramidale est la plus commune dans la nature :arbres, montagnes,...l'homme l-nous isolent des énergies naturelles, notamment cosmiques dont nous sommes bombardés en permanence.

Voyons maintenant la nature des matériaux et leur impact écologique. De nombreux matériaux de construction libèrent des émanations nocives, quelquefois cancérigènes – peintures, isolants, solvants, colles, résines synthétiques, moquettes, gaines, tuyauteries....- qui croissent de manière exponentielle en cas d'incendie. Ils créent souvent une barrière qui rend

l'ambiance intérieure malsaine. Une maison doit respirer, échanger avec le milieu extérieur. Pour faire un bilan énergétique d'un matériau, il faut intégrer le coût en énergie de sa fabrication, son transport, sa mise en œuvre et éventuellement des économies qu'il produira pendant la durée de vie du bâtiment : isolation/économies d'énergie, coût et nocivité de démolition et du recyclage... A titre d'exemple 2 cm de liège ont le pouvoir isolant de 90 cm de béton et le béton armé est 4 fois plus consommateur d'énergie que le matériau terre, en ne prenant en compte que la fabrication et la mise en œuvre.

Alors nous avons décidé de construire une miellerie en mêleze, paille et enduits-terre avec une majorité de matériaux en provenance de la commune de Guillaumes sur laquelle nous construisons et de l'énergie en provenance du soleil. Si vous êtes intéressés par la construction en matériaux naturels, contactez-nous, nous serons heureux d'organiser des visites de notre construction.

Quant à ceux qui pensent qu'ils ne veulent pas revenir à l'âge de la bougie, qu'ils sachent que les énergies renouvelables utilisent des hautes technologies et que leur utilisation avec les matériaux naturels est, à investissement égal, beaucoup plus créateur d'emplois.

**Alors remplaçons le « toujours plus »
par le « toujours mieux ».**



A suivre...

Philippe CHAVIGNON
werpha.tao@wanadoo.fr,
tél : 04 93 05 51 98



Rencontre avec la sagesse



Sur un promontoire rocheux entouré de champs surplombant des falaises s'est bâti un village : Châteauneuf-d'Entraunes. Dans ce décor, qui aujourd'hui encore paraît si paisible, j'ai rencontré ceux que la montagne a façonnés à son image. Tout d'abord, il faut remonter dans le temps et vous expliquer la vie de ces gens, Maria, Raymond et leur fille Rosette, dont j'ai eu le plaisir d'écouter l'histoire.

Maria : Je suis née dans la maison de mes parents, ancienne famille du coin. On a grandi au village et surtout au rythme des saisons. A 6 ans déjà j'emmenais les vaches (4 ou 5) de mes parents dans les alpages. Quand le car descendait la vallée, il récupérait le lait que nous descendions à pied en bas de la route, au clos d'Ions, pour 6h00. A l'époque il y avait plus de gens au Tourres qu'à Châteauneuf-d'Entraunes.

Jérémié : Et l'école ?

Rosette : Au gîte c'était l'école, les instituteurs venaient de Nice.

Raymond : En 1914, au Tourres il y avait 40 élèves.

Jérémié : Et comment ça se passait ?

Raymond : Le matin, quand on arrivait, on nous mettait tous en rang devant le drapeau français pour la morale (« tu dois être poli, tu dois être propre... »)

Jérémié : Et si vous aviez eu le choix entre les champs et l'école ?

Maria : On n'avait pas le choix...

Rosette : Mais c'est pas ça qu'il te demande ! Imagine que t'aies eu le choix !

Maria : Bien que des fois on était puni à la bûche, on aurait préféré rester à l'école...

Rosette : Les enfants, il faut leur apprendre le droit chemin !

Jérémié : Et le travail des champs ?

Maria : A 15 ans, on labourait la terre avec un mulet et un taureau toute la journée. Il fallait remonter la terre (la bourre) en haut du champ à l'aide de paniers. On avait pas le temps de faire la sieste.

Rosette : Faire la sieste, c'est pas prudent, car il en reste beaucoup couchés.

Maria : Dans les endroits où on ne pouvait pas faucher à la faux, on faisait paître les animaux et ensuite on montait le foin sur le dos dans la grange.

Rosette : A l'époque, il n'y avait pas de pins. On a grandi avec les pins. Et avec l'arrivée de la faucheuse, on disait « vive le progrès ! »

Maria : On cultivait du blé, des pommes de terre, des lentilles, des pois chiches et des jettes avec lesquelles on faisait de la farine ou de la soupe avec de l'ail pour le petit-déjeuner, mais

hélas on a perdu la semence...et des fois, le dimanche, on mangeait les crouis à la sauce aux noix et en dessert raviolis à la confiture !

Jérémié : Et pour les outils, comment vous faisiez ?

Maria : On allait chez le maréchal ferrant à Guillaumes pour acheter les outils en fer.

Raymond : Il fallait le prévenir à l'avance par téléphone. Au village, une seule personne avait le téléphone qui passait par un standard à Puget.

Maria : L'hiver, les gens qui étaient un peu artisans, menuisiers, tisserands, se rassemblaient pour fabriquer des outils : des râteaux et des fourches dans les frênes, on les chauffait dans l'eau bouillante.

Raymond : Pour ne pas qu'ils mitent.

Jérémié : Et votre métier, comment ça se passait ?

Maria : Les parents avaient des vaches, comme on en avait trop bavé (sortir le fumier, marcher dans la neige, transporter le lait...), on a pris des moutons. Pendant 30 ans, on faisait la transhumance de Châteauneuf à Hyères dans le Var et même jusqu'à Cogolin avec une charrette tirée par un âne et le troupeau. Le voyage durait 12 jours. Là-bas on vendait la viande et à Guillaumes on vendait la laine. Et si on avait été plus dégourdi avec les papiers, les subventions ne nous seraient pas passées sous le nez !

Raymond : La machine électrique à tondre, c'était 50000 anciens francs !

Maria : Et nous on se servait de forfêts (ciseaux à tondre)

Raymond : Une fois, à une foire à Guillaumes, il y avait plus de 10000 têtes.

Maria : On faisait manger les agneaux toute la nuit pour qu'ils paraissent bien gras. Une année, en 1939, pour 100 bêtes, elles nous crevaient toute du muguet cancéreux (manque de langue et un œil en moins...) alors j'ai fait du fromage, 10 kilos par jour...

Jérémié : Eh oui, des temps difficiles...

Maria : Dis, si j'avais eu une miche de pain, ça aurait remplacé tous les chocolats du monde !

Rosette : Les parents me disaient toujours que la bouteille d'huile devait faire le tour de l'année et le sucre aussi.

Raymond : Moi j'ai connu la faim, je sais ce que c'est...ah maintenant, sûr, vous avez la vie belle !

Maria : Au village, il fallait tirer l'eau au puits et dans les alpages, il fallait marcher une heure avec des nourrices pour trouver de l'eau.

Raymond : Tous les 15 jours, on faisait le pain : une nuit pour moudre un sac de blé...

Maria : Nous, la misère, on la connaît...

Jérémié : Et la guerre ?

Raymond : En 1939, on a bien goûté, il y en avait de partout. Il fallait donner du mouton et des lentilles, sinon ils nous fusillaient !

Maria : Des fois, on arrivait à troquer un pain long pour un gigot.

Raymond : A Puget, un jour, ils ont couché tous les anciens du village sur la place, pissé et chié dessus...personne n'a bougé sinon on te fusillait, vaï ! Et le jour de la débandade, nous on les regardait d'en haut, avec les bottes, ça faisait du bruit, glang, glang, glang...

Jérémié : Et quand vous étiez malades, comment vous soigniez-vous ?

Maria : Pour la bronchite : inhalation de débris de foin.

Raymond : Pour les hémorroïdes, faire bouillir du bouillon-blanc.

Rosette : En bain de siège. Et pour le mal de gorge, tu prends toutes les fleurs que tu trouves et tu fais une inhalation.

Jérémié : Et à propos du patois ?

Maria : A l'école, c'était défendu de parler le patois.

Raymond : Maintenant, ils payent pour l'apprendre ! Les temps ont changé !

Maria : Nous, on le parle toute la journée...

Jérémie : Que regrettez-vous du passé ?

Maria : Avec cette saloperie de télé, il n'y a plus d'amitié de village en village...

Rosette : Avant, tout le monde se rassemblait, discutait, se déguisait pour le festin.

Raymond : Les jeunes de maintenant ont tous les outils qu'ils veulent, mais ils ne veulent pas travailler, ils ont vraiment un poil dans la main. Si on les avait eus ces outils, on aurait été les plus heureux du monde.

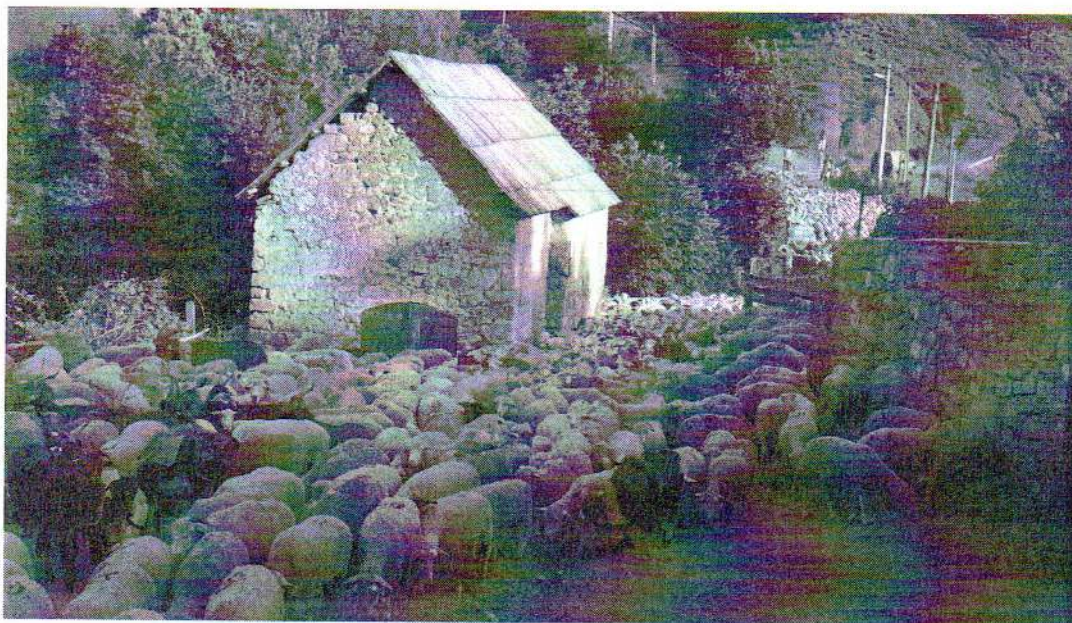
Maria : La mentalité, je regrette la mentalité, les villageois sont grossiers comme des cochons, ils vous passent devant sans vous dire bonjour !

Raymond : Quand on avait fini son travail, on allait aider son voisin qui n'avait pas encore fini ! Ah les temps ont bien changé !

Jérémie : Et pour finir, que pensez-vous du chardon ?

Maria et Raymond : Oui, c'est bien !

Jérémie : Merci, j'ai passé un très bon moment avec vous.



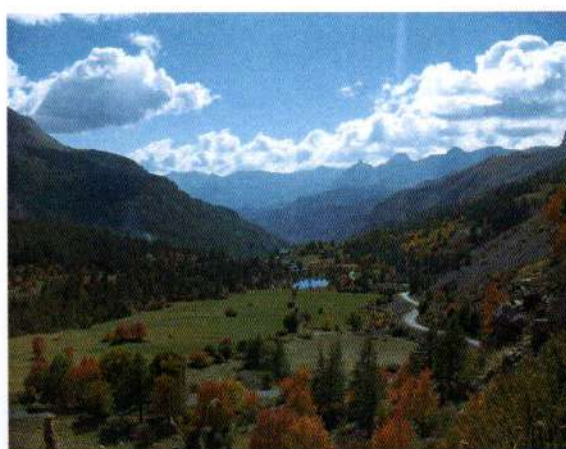


On peut mettre du temps à comprendre

qu'il ne revient pas à une seule personne de sauver le monde, de porter en soi toutes les guerres, les famines, les pollutions et leur lot d'abominations. Les informations arrivent comme des météorites, provoquant des vagues gigantesques d'émotion, de questions, de révoltes, sans que rien ne puisse se résoudre.

Alors, un bol d'air s'impose. Par un geste simple : Ouvrir sa fenêtre....

Voir la silhouette magnifique d'une plantureuse montagne se dessiner sur l'horizon bleu, d'un ciel lavé par les pluies de l'automne, c'est recevoir la beauté du monde en plein visage. Pourtant, les quelques âmes qui vivent dans ce bout de montagne, dans ce territoire de merveilles, doivent faire face à la même complexité qui régit le monde ailleurs. Les querelles de clochers et les petits conflits sont le pâle reflet de l'agitation perpétuelle d'une humanité qui se cherche. Si faible que soit la densité de population, les mêmes mécanismes s'enclenchent quand les intérêts divergent...



La question qui n'a jamais cessé de faire bouillir la tête des plus grands humanistes se retrouvent à la grande, comme à la petite échelle et se pose sur le même mode : Comment vivre ensemble ?



Le Mercantour, ce paradis que l'on nous vend, est un immense défi pour ceux qui y vivent. Comment porter dans l'avenir une meilleure connaissance des enjeux humains et environnementaux et ainsi faire face ensemble aux questions présentes et à venir ?

A petits pas de fourmis, on peut avancer dans cette direction. Le **GEDAR - groupement d'étude et de développement agricole et rural** - est une modeste façon

d'actionner l'échange transversal entre les gens, entre les genres.

L'art de partager le ciel, le soleil et la terre est sans cesse à inventer en faisant preuve d'une grande créativité.

Bulle GOBERT



Apéritif entre un berger, une céramiste, leur fils et une instit un soir de gros orage...

Gaëlle : Avec l'orage, je sais pas à quelle heure va rentrer Dan, on n'a qu'à commencer sans lui... tu as préparé quelques questions ?

Anaïs : Euh oui, enfin j'ai les questions dans ma tête...

(Et voilà comment « l'interview » s'est transformée en discussion...)

Si vous deviez vous présenter en quelques mots ?

Gaëlle : Je dirais qu'on est des personnes conscientes de vivre de manière privilégiée mais d'un autre côté ce choix est cher et lourd...

Anaïs : Tu veux dire par rapport à vos boulots respectifs ?

Gaëlle : Oui. On a des boulots originaux et qui nous passionnent. Ça fait 8 ans que Dan est berger, avant il était graphiste, il s'est mis à son compte depuis septembre 2006, il a acheté 200 bêtes, pour lui ça représente la liberté, mais c'est difficile : il ne reçoit pratiquement aucune aide. Et pour moi le plus dur c'est l'éloignement : pendant 2 ans, j'ai travaillé pour la commune d'Entrevaux, j'ai fait les plaques de rue, des fresques, etc. mais maintenant il faudrait que je me réintègre dans le monde des artistes, que j'aille beaucoup sur Nice pour rencontrer des gens du milieu et pouvoir préparer une expo... mais c'est dur de se motiver parce qu'ici tu es bien au jour le jour et t'as pas forcément envie de descendre à Nice...

Anaïs : Ça fait combien de temps que vous êtes ici ?

Gaëlle : En juillet ça fera 5 ans.

Anaïs : Mais vous êtes originaires d'ici ?

Gaëlle : Non, Dan est normand et moi je suis de Poitiers mais j'ai beaucoup bougé.

Anaïs : Et comment vous vous sentez dans le village ?

Gaëlle : Les liens sont difficiles à tisser et je suis pas du genre à me forcer juste pour avoir de la compagnie... et puis ça fait jamais plaisir d'entendre des réflexions par rapport à « toutes les subventions que reçoit un berger », d'autant plus que Dan n'en reçoit quasiment pas !!!

Il y a une sorte de décalage avec les gens d'ici, c'est vraiment un village authentique. Et puis quand tu as un gamin, automatiquement tu te fermes, tu restes plus facilement à la maison...

Dan (sur le pas de la porte) : j'ai rentré les brebis à cause de l'orage, comme ça demain je suis pas obligé de me lever si tôt... ah vous parliez des relations ? Ailleurs c'est vrai qu'on voyait plus souvent des gens, mais trop souvent en fait ! Et puis on a des amis à Nice qui viennent nous voir... mais c'est marrant parce qu'en fait on en vient toujours à faire des comparaisons entre la vie rurale et citadine, en ville c'est dur... et puis certains viennent nous voir comme un produit du terroir ! Ma filleule est fière d'avoir un parrain berger... enfin, moi aussi je suis fier d'être berger ! Je regrette pas ! C'est honteux, on devrait décerner une médaille aux gens qui exercent notre métier parce qu'en plus de la difficulté, on a les reproches des voisins : Basile a eu des plaintes à cause des sonnailles des vaches et du tas de fumier et moi à cause des mouches ! Et les automobilistes qui stressent le troupeau et son berger parce qu'ils sont pressés... On voit bien que ceux qui nous donnent des leçons n'ont jamais fait notre métier ! Les maires devraient être plus fermes avec ce genre de situations, mais trop souvent ils ne sont pas du village et ne connaissent rien à la vie agricole et encore moins aux lois (p.h.a.e, d.p.u, etc.), du coup ils ne peuvent pas nous défendre. Je crois qu'il faut vraiment tirer la sonnette d'alarme ! Le problème c'est que les gens voudraient que l'arrière-pays soit à l'image de la Côte d'azur...

Anaïs : Oui, la belle carte postale de montagne sans l'odeur des bouses de vaches et les mouches !

Dan : Oui, voilà c'est ça... C'est pour ça qu'on devrait profiter des foires pour créer un moment de partage et d'échange entre les agriculteurs et les acheteurs : celui qui est prêt à parler un petit moment de son métier au client – moi par exemple, je prends le temps de parler avec les promeneurs –

devrait afficher un macaron sur son stand. C'est difficile de faire bouger les choses depuis l'extérieur, il faut qu'il y ait un échange pédagogique, la réalité des foires c'est nous, je veux pas dire « sauvez-nous ! », on pourrait nous sauver s'il y avait une « mode du terroir »...

Anaïs : et Gaëlle : Oui mais comme toute mode, ce serait éphémère...

Dan : Oui...je crains pour l'avenir des petits agriculteurs...

D'autant plus qu'il n'y a pas de collectivité ici, alors que les groupements pastoraux soulagent énormément le travail d'un berger : par exemple pour les agnelles, on pourrait faire un groupement pastoral sur une location et on paierait un berger mais le problème c'est le fossé entre les 2 générations de bergers, les anciens et les « chevelus »...

Anaïs : Les chevelus ???

Dan : Oui c'est comme ça que les anciens appellent les bergers hippies ou babas, moi je dirais « néo » et j'en fais partie, parce que tu verras rarement un fils de berger de la région reprendre l'exploitation du père, trop dur : on ne naît pas berger, on le devient...alors que les nouveaux bergers sont très motivés par leur travail et reprennent le flambeau des anciens...entre ces 2 groupes il faut savonner les angles pour que...

Gaëlle : Pour que ça glisse mieux !!!

Dan : Oui voilà, savonner les angles pour que ça glisse mieux...il y a un conflit de générations et pourtant le métier est toujours aussi dur ! En même temps c'est le plus beau métier du monde, il y a une sorte d'esthétisme inhérent à ce métier : tu vis dans et avec la nature, tel le trappeur Davis Crockett ou Dersou Ousala selon ses goûts...et puis il y a une certaine majesté dans la conduite d'un troupeau !

Anaïs : Oui, c'est vrai, j'ai bossé 5 ans au refuge de la Cayolle et j'ai toujours été fascinée devant un troupeau bien conduit !

Dan : Oui, de l'extérieur on dirait que c'est rien, mais en fait c'est tout un art ! Cet hiver, j'ai perdu mes 2 chiennes de la leschmaniose et ça a vraiment été un coup dur, ça nous a brisé le cœur, elles étaient parfaites pour la conduite du troupeau, une devant, une derrière...Et quand on parle du métier de berger, on pense toujours aux belles primes sans voir tout le travail qu'il y a derrière...d'ailleurs ils ont prévu de stopper les primes pour 2010 ! Je me demande comment c'est possible, jusqu'à présent, une prime supprimée était remplacée par une nouvelle...On n'imagine pas les soins qu'il faut donner à une brebis pour la tenir belle. Maintenant ils veulent créer un label, l'agneau d'estive des Alpes-Maritimes, pour relancer l'économie de la viande, parce que si tu regardes bien, il n'y a que les Maghrébins qui achètent beaucoup de viande de mouton en raison de la religion, la viande est chère...

Anaïs : Oui et les gens se nourrissent mal...

Gaëlle : Il y a encore quand même beaucoup de Français qui achètent de l'agneau...

Anaïs : Oui, pour Pâques ! Mais si tu regardes bien, beaucoup de gens se nourrissent avec des surgelés, ils font leurs courses au supermarché et ne vont plus chez le boucher...

Dan : Oui, notre métier peut disparaître, d'autant plus que ce sont les gros troupeaux qui sont favorisés ! Et ici, il y a plein de bergers qui n'auront pas de successeurs, Nella Brun par exemple...

Gaëlle : Ce qui me fait peur, c'est ce phénomène d'agglutinement dans les villes face à la désertification des campagnes...

Anaïs : Phénomène qui a commencé au 19^{ème} siècle...beaucoup de gens qui travaillaient et vivaient à la campagne ont été attirés par la ville en pleine révolution industrielle sans regarder la richesse qu'ils laissaient derrière eux...

Dan : Et il n'y a aucun changement en perspective...on est dans une société où tout est rapport à l'argent et ici il n'y a pas beaucoup d'initiatives pour monter des entreprises...

Anaïs : Oui, enfin si c'est pour pondre des trucs comme Valberg, moi je préfère qu'on s'abstienne...

Dan : Oui mais tu sais, si ça peut apporter du travail...

Anaïs : D'accord, mais n'oublions pas de respecter l'environnement dans lequel on construit son entreprise pour offrir du travail...

Dan : Je dis pas d'installer Rhône Poulenc dans la vallée, mais si quelqu'un a une idée...parce qu'ici, à part les micro entreprises, l'artisanat, les artistes et les fonctionnaires, y'a pas trop d'ouvertures...et quand quelqu'un a un projet, on lui met des bâtons dans les roues...

Gaëlle : Oui, il suffit de regarder ce qui t'est arrivé...

Anaïs : Comment ça ?

Dan : Au départ je voulais faire du fromage de brebis, j'ai présenté un projet à la chambre d'agriculture suite à l'appel d'offre du maire de Saint-Léger qui m'a reproché d'être seul dans le projet alors que si j'avais eu le feu vert, j'aurais pris des associés... c'est le point info de la chambre d'agriculture qui s'occupe de ces projets d'installation, ils ne connaissent rien aux réalités du terrain, tout ce qui les intéresse c'est les projets commerciaux et esthétiques, du genre la ferme pédagogique à Guillaumes, avec à leur tête quelqu'un de jeune, moi, à 44 ans, je suis trop vieux pour eux ! Et quand j'ai compris que je ne trouverai aucun soutien pour mon projet de fromagerie, j'ai « décidé » de faire de la viande, et le point info m'a laissé tombé : ils n'y trouvaient pas leur intérêt financier...

Gaëlle : C'est décourageant...

Dan : Je crois qu'il n'y a pas de combats à mener... c'est bien d'être parmi les siens, ils te comprennent ! Mais ce qui est dommage, c'est qu'ici on a nulle part pour se retrouver, boire un coup et discuter : pas d'épiceries, de « cafés bibliothèques »... à Daluis tous les pas de portes sont fermés...

Gaëlle : L'inconvénient de ces discussions, c'est qu'on finit toujours pas être pessimiste...

Dan : Oui mais ça veut dire qu'on sera les premiers à vouloir faire bouger les choses !

Anaïs : Sur ces paroles optimistes, je vais rentrer...

Gaëlle : Une petite question à Pierre avant de partir ?

Anaïs : Pierre, tu es content d'habiter ici ?

Pierre : Oui !



« Ce qui me plaît dans le métier de berger, c'est le nomadisme ambiant : tu peux voyager avec ton cœur, avec ton âme et avec ton corps ! »

Le chemin du moine

Le chemin du moine, j'appelle le trajet de l'étable au tas de fumier, sous les noyers,
vers où je pousse ma brouette de fumier.

Quatre-vingt pas j'ai compté.

Une, deux, trois, quatre, cinq brouettes le matin, et quatre le soir.

Comme le moine, qui fait sa prière à l'aube et au crépuscule, je pousse ma brouette.

Mais parfois ce n'est pas toujours si méditatif que cela.

Après des pluies incessantes, quand il y a la boue et la gadoue, et que cela demande encore plus
de force, je pousse ma brouette pleine de fumier dans la boue.

Et je pousse avec elle des cris de guerrier, des cris de rage et de fureur.

Ils me pardonneront, les Dieux et les bousiers.

Car je n'ai pas encore le stoïcisme du bousier, qui roule

sa boule de fumier plus grande que son thorax en toute tranquillité, comme Sisyphé,
qui porte son rocher vers le sommet, ou il retombe, pour recommencer.

(il est heureux paraît-il)

Et quand je pousse le fumier, merde de vache en quantité,

il y a aussi mon regard, en plein hiver, sur un ciel étoilé, les étoiles qui clignent,
clin d'œil de Venus, et le croissant de la lune descendante tôt le matin.

Quelle beauté.

Les oiseaux qui racontent leurs histoires d'amour, le coucou qui appelle la femelle.

Tous les jours un peu plus.

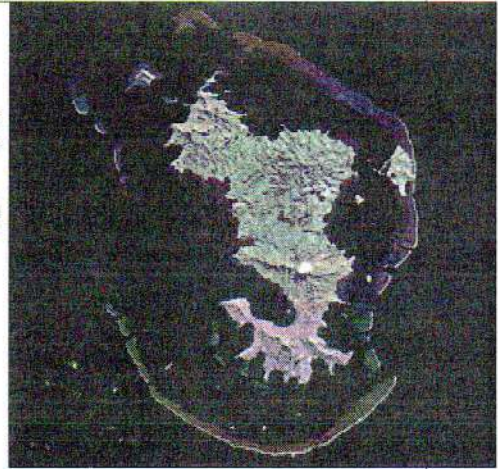
Les arbres qui bourgeonnent. Les premières feuilles.

Les poiriers en fleurs, tout blanc, et la crête enneigée de la montagne au dessus.

C'est cela le chemin du moine, et ma brouette de fumier.



Mayotte : la sous-France



Je pourrais vous faire une leçon d'histoire pour vous expliquer comment la France est devenue « propriétaire » de ce petit bout de terre à la silhouette hippocampeuse... mais je ne veux pas rentrer dans les méandres de la géopolitique, méandres qui sont d'ailleurs réservés aux hautes sphères dont nous ne faisons pas partie... je ne donnerai donc qu'une précision géographique (je n'ai pas fait sciences po, mais je sais me servir d'un atlas) : Mayotte est la plus petite île de l'archipel des Comores (sur 4 îles, la France a donc « choisi » la moins chère à l'entretien, choix arrangé par un soi-disant référendum...) Laissons donc les manigances géopolitiques pour s'intéresser à quelque chose de beaucoup plus accessible : l'humain. Nous avons passé 2 semaines sur Grande Terre – Mayotte étant composée de 2 bouts de terre : la Petite et la Grande – pour découvrir des paysages encore très sauvages et une population dualiste.

Dès notre arrivée, nous avons découvert, en traversant la capitale, qu'il existait un tiers-monde en France... seules marques de la modernité occidentale absentes dans le « vrai » tiers-monde : eau potable au robinet et routes goudronnées (en aussi bon état que la route de Villeplane). Je ne vais pas vous décrire la misère du tiers-monde : ceux qui n'y sont jamais allés l'auront vue au journal télévisé mais c'est justement pour ceux-là que je tiens à évoquer le sourire, la générosité et le courage de ces gens qui ont si peu de matériel mais tant d'essentiel (et ça on ne le montre pas au journal télévisé !) Mais il suffit de parler aux nantis métropolitains pour retrouver le mécontentement de l'homme comblé matériellement...

Eh oui une fois de plus j'ai pu constater que l'argent ne fait pas le bonheur : un professeur métropolitain qui a droit à son double salaire (et quelques primes bien grasses) et qui vit dans un cadre paradisiaque (une myriade de couleurs de sable, une jungle luxuriante et des « colonisés » qui se sentent français) trouve encore des raisons de râler... si ce n'était que contre la chaleur moite et les moustiques, je comprendrais, mais quand il s'agit de discours colonialistes, je ne peux que m'insurger : au 21^{ème} siècle, il existe effectivement encore des gens (tous âges confondus) qui se sentent supérieurs au peuple chez lequel ils vivent, ce peuple, je cite, « ne voulant pas évoluer »... mais nous, Occidentaux, n'avons-nous pas évolué vers une ouverture aux cultures différentes de la nôtre ? N'avons-nous pas cessé de considérer les « Nègres » comme acculturés ? Il semblerait que certaines personnes n'aient pas participé à cette évolution...

Mais attention, je ne veux pas faire un tableau du Blanc tout noir et du Noir tout blanc... les Mahorais aussi sont touchés par la gangrène raciste : ils rejettent leurs frères comoriens qui tentent d'accéder au « paradis occidental » en accostant clandestinement sur Mayotte.

L'éternel étranger source de tous nos problèmes... c'est d'ailleurs à Mayotte que notre ancien ministre de l'intérieur et actuel président fait ses plus beaux chiffres d'expulsion, délations et rafles aidant... Comble malheureux de cette dualité colorée : un couple métropolitain, se sentant heureux à Mayotte, veut y construire sa vie – elle renonce à son double salaire de professeur et s'engage en « contrat local » pour pouvoir rester plus de 4 ans (le gouvernement français ne laisse pas ses fonctionnaires plus de 4 ans sur l'île au cas où ces derniers auraient des ambitions de changements) mais lors des manifestations « Mzungu (le blanc) dehors ! » elle est mise dans le même sac que les autres... lui réalise des

« Portraits de Bouenis (femmes) » d'une grande noblesse naturelle, essentiellement à base d'éléments locaux (sable, bois, tissus, etc.) et il tente de monter un projet de « gîte musical », mais l'administration ne le laisse pas aboutir... Alors, après 6 ans de bonheur et quelques moments de grande déception, ils décident de partir...

Je vous prie de m'excuser pour le pessimisme de cette rubrique voyage qui était censée vous faire rêver... si vous avez l'occasion d'aller à Mayotte, ne la ratez pas : l'île en forme d'hippocampe est aussi belle et fascinante que cet animal, la population sourit au jour le jour et la nature n'y est pas encore défigurée par le tourisme de masse... espérons seulement qu'un jour la république française veuille bien partager ses principes de « liberté, égalité, fraternité » avec ses citoyens mahorais qu'elle semble, pour l'instant, avoir oubliés...

L'humain aura-t-il un jour la volonté et l'habileté de construire des passerelles entre les richesses culturelles ou bien est-ce chose impossible ?

anaïs ferran.



**Question posée à josabel 451:
Pourquoi des portraits de femmes mahoraises ?**

C'est afin de se rapprocher au plus près de la culture mahoraise, de faire un pas vers elle, en espérant que, de son côté, la population mahoraise fera de même.

Un petit mot maintenant sur l'aspect technique des œuvres exposées :

Chaque tableau a nécessité environ 3 à 4 semaines de travail.

Les premiers travaux sont effectués sur le visage et commençant par un portrait classique au crayon HB, puis dans l'ordre : découpage et collage, pose des cordages de différents diamètres et teinture des cordages.

Viennent ensuite des travaux de remplissage avec des poudres de bois et des encres natu-

relles fixées par un vernis. Ensuite la pose des tissus et drapés.

Etape suivante : la création des fonds intercalés de baguettes de balsa.

Fonds à base de latérites de Mayotte, de sable noir, sable blanc, plaques de rouille, papiers naturels, toiles de lin, de jute, de chanvre, sac de riz, raphia, etc...

La fixation des fonds s'est faite à la laque (seul élément non naturel).

Enfin pour terminer, les travaux d'encadrement avec des branches de coco, l'encadrement bois et la signature (génétique).



art

l'art est le regard!

pétales de cerisiers
dans la brouette de fumier.

Alfred Tardy
20.04.07





1er Mai 2006-Octobre 2007

Voilà un an et quelques mois que Châteauneuf d'Entraunes m'a accueilli avec chaleur humaine et enthousiasme, et lorsque comme moi, on a passé sa vie à errer de par le monde en y cherchant sa place, il ne m'apparaissait pas que s'intégrer en cette communauté soit une chose évidente...

Les jours ont passé, l'outil de travail s'est mis en place, et aujourd'hui, je me sens enfin chez moi dans ce village et sa population, où les mots amitié,

solidarité, hospitalité, esprit de famille ne sont en rien des paroles en l'air...

Au delà des mots et des idées, ce que j'aime le plus sont les actes, et de ce côté là non plus les Châteauneuvois ne m'ont pas déçu, et je reçois chaque jour aide, soutien moral et encouragement de chaque membre de notre communauté.

Comme je le disais précédemment, je me sens chez moi dans ce magnifique village, et au delà du sentiment, heureux, vivant, reconnu et enfin humain...

Pour conclure, je voudrais remercier tous les habitants de Châteauneuf d'Entraunes pour l'accueil qu'ils m'ont réservé, et leur dire que désormais, je n'ai qu'une envie, c'est de finir ma vie parmi eux...

Patrick, l'aubergiste de Châteauneuf

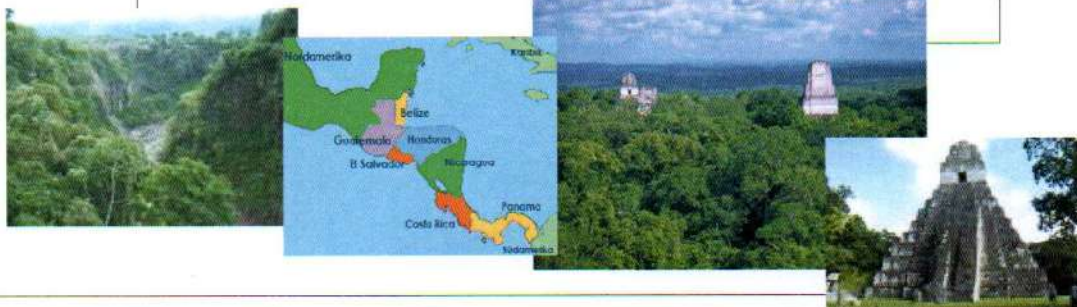
Voyages, voyages...

Nous organisons avec **F.O.R.A. –Foyer Rural de Guillaumes-** des voyages solidaires en collaboration avec des organisations indigènes locales.

Premier voyage au **Guatemala du 5 au 27 Janvier 2008**, possibilité de participer par module d'une dizaine de jours..

Un voyage au **Costarica** est également en préparation **du 26 Janvier au 17 février 2008.**

Renseignements : Philippe CHAVIGNON ,
werpha.tao@wanadoo.fr Tél : 04 93 05 51 98



La Calu

*Il est des âmes semblables à ces rivières
 Qui ont vu de l'intérieur la couleur de la terre
 Qui, seules, savent la voix douce des montagnes
 Gardiennes tranquilles des mâts de Cognac
 Il est des âmes qui, douleur des élus
 Ne peuvent plus pleurer à trop avoir vu
 Et, comme ces rivières asséchées,
 Elles tournent sur elles-mêmes
 Pour ne plus se trouver*

Il me sembla qu'en perdant ma mère quelque chose de ce village commençait à mourir en moi. Bruno ne put m'accompagner et je crois encore aujourd'hui que ce fut une bonne chose d'aller seule à l'enterrement de maman.

La micheline pénétrait les montagnes suivant machinalement des voies ferrées tortueuses. Sur les parois, l'ombre des nuages dansait et semblait prendre pour cadence le balancement légendaire du petit train. Je souriais. A mesure que j'avançais vers mon passé, les souvenirs enivrés de mon adolescence remontaient à la surface de la rivière que nous longions. Soudain, je baissai les yeux : une dame en face de moi me donna l'impression de surprendre mes pensées, je fus gênée.

Rien n'avait changé. Le soleil accablait une place déserte. Le cimetière pleurait toujours. Il était trois heures. Je venais sans doute de rater le son assourdissant des cloches insolentes d'irrégularité. Soulagement. Mes pas reconnurent les lieux et prirent instinctivement la direction du chemin de terre, derrière l'église. Mes chaussures lyonnaises firent du mieux qu'elles purent pour arpenter la piste rustique qui menait à la maison de mon enfance. Elle m'apparut dans un décor désolé et calme. Modeste et impériale. Elle avait la prestance de ces mas provençaux : faite de pierres brutes, elle disait aux passants qu'elle survivrait aux hommes qui l'ont bâtie. Elle ne mentait pas. Les volets étaient rabattus. La maison avait fermé ses yeux. Pourtant, il me parut, aussi étrange que cela puisse être, qu'elle me regardait, qu'elle m'attendait.

« Te voilà ! ». C'était Mado. La voix intervint comme une lumière qu'on allumât à l'instant précis où les mots résonnèrent dans le silence d'un paysage endeuillé.

Elle souriait. Ma mère était morte depuis quatre jours maintenant. Elle avait eu le temps de s'habituer. Elle m'enserra de ses bras musclés de femme de la campagne et tapota mon dos, par affection. Elle effaça ainsi, en quelques tapes fermes, le travail acharné de mon kiné. Mon dos était le lieu où se concentraient tous mes maux. Cela avait l'avantage de ne pas les exposer à ma vue. Il m'arrivait souvent de les oublier d'ailleurs...

Je m'abandonnais dans les bras de ma tante. C'était bon. Elle m'attira vers le puits et nous nous assimes. Elle m'expliqua tout. Dans le désordre normal de l'émoi, mais je n'eus aucune peine à reconstituer la chronologie des événements. Les dernières lettres de maman ne cachaient rien de son état de santé. Elle était comme ça maman. Elle n'aimait pas se laisser surprendre par les choses. Elle avait donc pris soin de nous préparer à sa mort. En écoutant Mado, je me rendis compte que, depuis ma banlieue lyonnaise, j'en savais plus sur ce qui était arrivé à sa sœur, ici dans notre petit village des hauteurs niçoises.

Elle avait posé l'urne sur la table dans la maison et la clé m'attendait dans le pot de fleur devant la porte. Elle s'enquit, aussitôt ses devoirs accomplis, de ce que je devenais en ville. Je trouvais amusant cette différence anodine pourtant : pour ceux d'aquí, en ville *on devient*. Pour ceux de là-bas, dans la campagne *on est*. Je lui expliquai ce que je devenais. Je lui parlai du journal, des articles, des événements que je couvrais. Je priais aussi, en moi-même pour qu'elle n'en vînt pas à cette unique question réellement importante, celle qui prenait des détours plus ou moins masqués avant d'être prononcée. Je l'inondai alors de détails futiles qui n'avaient d'autre but que de l'en détourner... En vain.

Non, je n'avais toujours mis au monde l'enfant qui devait donner à ma condition de femme sa seule légitimité. Non, Bruno et moi n'avions pas encore concrétisé notre union dans la conception de cet être qui devait réunir un peu de lui et un peu de moi dans une âme nouvelle. Mado, prit ma main dans la sienne et se crut obligée de me consoler et de me rassurer : « la machine fonctionne ne t'inquiète pas, arrête seulement d'y mêler la tête ».

Devant la porte silencieuse, j'observai une pause. Peut-être attendais-je d'être certaine que Mado avait bien disparue au bout du sentier avant d'ouvrir ? Peut-être appelais-je encore une fois des larmes qui se refusaient obstinément à mes yeux ? Peut-être encore espérais-je... quoi ? C'était absurde. Attendre... pourquoi ?

Je poussai la porte...maman était là.

Mado avait disposé l'urne sur la table de la cuisine. Mon regard la trouva sans avoir à la chercher. Il ne s'en détacha pas avant que je ne fus assise devant elle. En effet, c'est à ce seul moment que je balayais la pièce que j'avais définitivement quittée treize ans plus tôt... Treize ans. Je la parcourais des yeux moins pour vérifier son état que pour m'assurer, chose absurde, que personne ne pouvait surprendre mes retrouvailles avec ma mère. La pudeur. Je réalisai alors tout le sens de cette expression *nos morts*... maman n'appartenait soudain qu'à moi. Je n'aurais souffert la présence de personne. Rassurée, je pris le vase dans mes mains tremblantes et, machinalement, le serrai contre ma poitrine. J'étais soulagée. Je pleurai.

Elle était donc réellement partie. Elle retrouvait quelque part, là haut ou ailleurs celui qui était mon père, celui qu'elle seule avait connu. Maman. Quelque chose en moi est mort avec toi.

Je restai longtemps assise dans la cuisine, je ne me souviens pas ce à quoi je pensais, cela dura un instant infini puisque Mado eut le temps de revenir. La nuit était tombée dehors aussi.

« Es assin » ! Je balayais mes larmes du revers de la main. Mado avait vieilli mais ses expressions n'avaient en rien changé. Pourquoi en aurait-il été le cas d'ailleurs ? Elle avait emmené de la soupe. Froide à son arrivée : sa maison se trouvait de l'autre côté du riou. En repensant à la distance, à la fragilité du pont de rondins qui nous en séparaient je fus tout à coup admirative de la fraîcheur de ma tante.

(à suivre...)



FORA
ACTIVITES

Tél/fax 04.93.05.53.34

lundi : ETUDE à 17 h au « Cercle »

mardi : POTERIE

poterie : contacter Annie GEORGE responsable de la section

**mercredi : POTERIE pour enfants de 10
à 12 h à Guillaumes**
Entraunes à partir de 14 h

GYM pour tous à 17 h 45

AIKIDO à 18 h 30

Gym/Aïkido contacter Philippe CHAVIGNON responsable de la section

DANSE Traditionnelle ts les 15 j

Danse : contacter Rose responsable de la section

jeudi : POTERIE

ETUDE à 17 h au « Cercle »

YOGA à 17 h 30

ZAZEN à 18 h 30

Yoga/Zazen : contacter Anne GOBERT FORTIN

Samedi matin : judo

Judo : contacter Annie GEORGE responsable de la section

Montagne... Campagne... Un foyer... Maintenant... Ici... Bien... FORA